Roger Peyrefitte

L'illustre écrivain

ROMAN

Albin Michel

ROGER PEYREFITTE

L'illustre écrivain

8° Y 2
99413

83
31-33

Roger Peyrefitte

L'illustre écrivain

ROMAN

Albin Michel

DL-19-05-1982-14750

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Trente-cinq exemplaires sur vergé blanc chiffon, filigrané des Papeteries Royales Van Gelder Zonen, de Hollande, dont trente exemplaires numérotés de 1 à 30, et cinq exemplaires, hors commerce, numérotés de I à V;

soixante exemplaires sur vélin cuve pur fil de Rives dont cinquante exemplaires numérotés de 31 à 80, et dix exemplaires, hors commerce, numérotés de VI à XV.

IL A ÉTÉ TIRÉ ÉGALEMENT

Cinq exemplaires sur vergé blanc chiffon de Hollande numérotés de C.F. 1 à C.F. 5 réservés à la Librairie « Coulet et Faure »

LE TOUT CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Éditions Albin Michel, 1982
22, rue Huyghens, 75014 Paris.

ISBN 2-226-01482-9

Première partie

Chapitre un

André Lauzun, en se regardant à la glace du lavabo, ce matin de décembre 1980, avait envie de vomir. Le banquet de la veille ne lui barbouillait pourtant pas l'estomac : l'Association des Ecrivains catholiques dont il était membre et que présidait Maurice Schumann, avait fêté sa rosette de la Légion d'honneur, le 200e mille de son *Vincent de Paul* et son grand prix littéraire de Monaco. Un dégoût subit de son métier et de sa personne lui serrait la gorge, malgré cette triple consécration. « Quel marou-fle ! » dit-il, comme avait dit devant un miroir du Louvre, le saint qui gonflait ses droits d'auteur. Mais il n'en portait pas la barbe de bouc : il venait de se raser aussi soigneusement que de coutume pour offrir un visage irréprochable au tête-à-tête dangereux du petit déjeuner. Sa femme, Yolande, finissait de se maquiller près de lui. Etant sa collaboratrice, elle reconnut son exclamation et lui demanda ce qui lui inspirait cette injure, sanctifiée par l'apôtre de la charité.

« Tu es la plus belle part de mon moi, répondit-il ; mais il y a l'autre, qui est moi. Tout à coup je me suis aperçu comme dans une radioscopie, — pas une Radioscopie de Chancel ! Quelle grimaçante tête de mort vous donnent trente-cinq ans de vie littéraire ! Il n'est pas ragoûtant de contempler son squelette et il est désespérant d'imaginer celui de son œuvre. » Très soigné, il arracha avec une pince un poil d'une de ses pommettes. Il vérifia l'éclat de ses yeux marron. Il peigna ses cheveux gris, doux comme de la soie, et qu'il lavait tous les jours avec de précieux

shampooings. L'illustre écrivain catholique ne prétendait pas moins être un homme élégant, soucieux de plaire à sa femme. Elle savait que ces bouffées de mépris pour lui-même n'étaient que des accès d'humeur ou des exercices verbaux. Mais elle devait faire semblant d'y croire.

« Allons ! ne te dénigre pas à plaisir, dit-elle en le baisant sur la joue. Le squelette de ta soixantaine est encore très agréable à caresser. Les honneurs et les succès, qui te poursuivent... — Oui, dit André en l'interrompant, mais il y a mille écrivains qui ont autant ou plus de talent que moi et qui n'auront même pas une Radioscopie de Chancel, un écho de Bouvard, un compte rendu de Poirot-Delpech. Tout en littérature est une loterie, quand ce n'est pas une affaire de collusion, de compérage ou de boutique. Au dîner d'hier, il y avait une image de ce dieu Hasard qui fait ou ne fait pas les renommées et elle était soulignée par une homonymie presque absolue : François Saint-Pierre, secrétaire général de l'Association, et Michel de Saint-Pierre, l'un célèbre, l'autre ignoré, bien qu'il figure avant lui dans le *Who's who.* — Tu choisis mal ton exemple, dit Yolande : tu compares un sociologue et un romancier, un homme qui écrit pour le grand public et un homme qui s'adresse à des spécialistes. — Et si je compare les tirages de deux insignes romanciers, Guy des Cars et Julien Green, continua André, que diras-tu de Minerve ? — Réponse identique, repartit Yolande : le premier veut atteindre les foules, le second une élite. Il n'y a là nulle collusion, nul compérage et leurs boutiques se valent. Toi, tu as réussi à faire de l'élite une foule. — Mais quelle boutique est la mienne ! répondit André. L'Eglise de Jésus-Christ et je suis l'un des marchands du Temple. »

La conversation se prolongea dans la salle à manger, — les Lauzun demeuraient au quatrième étage d'un grand immeuble, rue de l'Assomption à Passy. Le thé de Chine, les biscottes, le miel, le jus d'orange, prouvaient leur vigilance diététique. « Que t'importe qu'il y ait des injustices littéraires ? dit Yolande en versant le Tarry Souchong. Tes succès sont mérités. On ne vit que pour soi. — Et si je vous parlais de la charité chrétienne, répliqua

André, *Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez ?* Ma tourterelle de cinquante-cinq ans oublie ses principes. — Tu n'es pas gentil de rappeler mon âge, dit Yolande : je parais dix ans de moins sans m'être fait tirer la peau, je suis fort bien teinte et je garde une forme digne de la tienne. — Et des formes séduisantes qui n'appartiennent qu'à toi, ajouta André. — Notre air de jeunesse, reprit Yolande, n'est peut-être pas seulement le résultat de notre hygiène, mais le reflet de notre bonheur. Nous sommes le couple modèle de Paris. Je ne t'ai jamais trompé. — Moi non plus, dit André. Bien mieux : tu m'as eu vierge, comme je t'ai eue vierge. C'est cela qui pèse sur nous, ma chérie ! — Quoi ! s'écria Yolande, j'ai un mari insatisfait, refoulé ? — Chacun a ses petits refoulements et on les découvre parfois sur le tard, dit André. Nous serons à jamais des amants, mais des amants sans expérience. Nous sommes prisonniers de notre amour, de même que je suis voué aux bons sentiments, aux sujets de tout repos, à des hagiographies. Je dois être jusqu'à mon dernier jour « l'illustre écrivain catholique » : il y a de quoi devenir fou. — Songe au nombre de ceux qui envient ta position, tes triomphes, ton confort... ta femme ! dit Yolande. — Tout cela, dit André, m'est acquis dans le droit sillon d'une existence qui n'a pas eu et n'aura jamais un sentier détourné, un arbre hanté des sylphes, une source où s'ébattent les nymphes...

« Je ne puis me livrer à aucune petite débauche d'imagination, poursuivit-il, écrire ma *Phèdre* si j'en étais capable, ma *Pucelle d'Orléans,* mon *Gamiani,* mon *Histoire d'O,* comme Paulhan : si c'est Dominique Aury qui a tenu la plume, c'est lui qui dirigeait sa main. — Je vais te dire ce qui te ronge, reprit Yolande : l'orgueil inexplicable, presque démoniaque chez un écrivain catholique, de ne pas vouloir être de l'Académie française... comme Racine, comme Voltaire, comme Musset, comme Paulhan. Il n'y a pas d'autre exutoire que la Coupole pour les refoulements, non plus que d'autre compensation pour la littérature des bons sentiments. — Avec lesquels, selon Gide, on ne fait pas de bonne littérature, dit André. — Mais avec lesquels on fait de bonnes finances, dit

Yolande. Ne te plains pas de ne pas être un non-conformiste. Il est plus difficile de s'illustrer en restant dans le rang. Le plaisir d'étonner les badauds et de séduire les jeunes, — et ce ne sont jamais que les jeunes d'une ou deux générations, car le goût change, — se paye cher.

« Vois, parmi les académiciens, continua Yolande, la triste fin de Cocteau, rejeté par son mécène femelle et ayant pour compagne d'existence un acteur qui a passé son temps à le cocufier ; le suicide de Montherlant, dû à des causes morales plus que physiques, sa solitude meublée d'un faux fils naturel, rédacteur à l'*Almanach Bertrand*... — Cocteau a eu d'assez grandioses funérailles à Milly-la-Forêt, dit André, et au four qui ne fut pas celui d'une de ses pièces, mais de ses cendres, Montherlant eut les prières d'un curé de l'Ariège. — Parce que Montherlant et Cocteau étaient de l'Académie française, dit Yolande. — Gide, qui était tout, mais pas académicien, riposta André, a eu les prières d'un pasteur ; Bory, qui n'était pas grand-chose et qui s'est tué comme Montherlant, a eu celles du curé de son patelin Méréville ; Jouhandeau, ranci dans le péché, celles du curé de Rueil-Malmaison à qui Jacques de Ricaumont fit observer que c'était insulter le défunt de l'enterrer avec une messe en français. L'Eglise est bien miséricordieuse pour les réprouvés. Cela décourage de lui être fidèle.

« Si je rêve d'écrire autre chose que ce que j'écris, je ne rêve pas d'aimer une autre femme, mais d'être un autre homme. Quoi que tu dises des refoulés, ces raisonnements ne me rapprochent pas de l'Académie. — Pourquoi, dit Yolande, depuis tes débuts, envoies-tu tes livres aux académiciens avec dédicaces d'admiration intégrale ? — C'est l'usage, dit André, agacé. — Tous les écrivains ne l'observent pas, dit Yolande. Et pourquoi, reprit-elle en comptant sur ses doigts, nous as-tu fait participer au dîner des quatre-vingts ans de Claudel, au dîner des quatre-vingts ans de Lévis Mirepoix, au dîner des quatre-vingts ans de Maurois, au dîner des quatre-vingts ans de Mauriac, au dîner des quatre-vingts ans de Genevoix, au dîner des quatre-vingts ans de Broglie, au dîner des quatre-vingts ans conjugués de Brion et de Gaxotte, au

dîner des quatre-vingts ans fraternels de Green et de Chamson ? C'est ainsi que l'on se pave le chemin de la Coupole. — Tu as la mémoire académique, dit André. Combien cela fait-il ? Huit ? Tu en sautes les trois quarts : Tisserant, Weygand, Morand, Arland, pour ne parler que de ceux qui riment entre eux... Dans mon journal de juin 1980 où je commente le dîner de Chamson, j'ai fait la liste de ces « dîner des dinosaures » où il y a immanquablement la duchesse douairière de La Rochefoucauld. Et comment peux-tu oublier celui de Mistler ? Très important, le dîner des quatre-vingts ans du secrétaire perpétuel. J'ai bien compté une trentaine de ces agapes en l'honneur de gérontes souvent ramollis. Et j'ai noté que Kessel et Pagnol étaient morts heureusement avant leur dîner. Encore avons-nous eu la lâcheté de ne pas assister à celui des quatre-vingt-dix ans de l'amiral Lacaze, — dîner exceptionnel, — pour ne pas déplaire à Mauriac dont il était l'ennemi. » — « Amiral, attention à vos vaisseaux », dit Yolande en riant. Elle répétait le quolibet que Mauriac avait lancé à cet amiral sous la Coupole, un jour que le nonagénaire, cramoisi, se déchaînait contre une de ses remarques.

André versa à sa femme une nouvelle tasse de thé, puis en but une troisième, — le chine était, comme la promenade quotidienne et les deux massages hebdomadaires, le « doping » des Lauzun. « Je crois, dit-il, que ma décision de renoncer au fauteuil de l'immortalité résulte de tant de dîners autour de tant de ruines. Il y a un degré d'écœurement, un degré de platitudes, qu'il est impossible de franchir. C'est l'histoire du mandarin amoureux d'une courtisane qui lui dit : « Je serai à vous lorsque vous aurez passé cent nuits à m'attendre, assis sur un tabouret, dans mon jardin sous ma fenêtre. » La quatre-vingt-dix-neuvième nuit, le mandarin se leva, mit son tabouret sous son bras et s'en alla. Tout près du but, il en avait perdu le désir. J'ai eu hier mon « overdose » dans ce banquet qui était celui de mes soixante ans et où l'on célébrait ensemble le fric, l'honneur et la bondieuserie. Il est naturel qu'un écrivain qui a du succès, pense d'entrer à l'Académie française. Il est aussi naturel qu'il y renonce quand il en a fait le

tour et que ses ambitions sont comblées. L'art de Gide fut d'être l'Unique, au lieu d'être l'un des Quarante. Il n'avait, non plus, aucune décoration. Gaxotte, Mistler, Félicien Marceau et Edgar Faure sont les seuls immortels à avoir aujourd'hui ce privilège. — Quel œil tu as pour les boutonnières ! dit Yolande. — L'œil de la profession, dit André. Mais comme je trouvais pénible la rosette de Cocteau, la rosette de Montherlant ! Et tu veux que je sois fier de la mienne ? — Tu ne penses qu'à toi, dit Yolande. Je suis heureuse que mon mari reçoive une distinction. Ton fils, ta fille, sont flattés et tes petits-enfants le seront. »

« Te souviens-tu, aux obsèques de Mauriac, devant l'Institut, de l'apparition de sa petite-fille Wiasemsky, en jean ? dit André. Il l'avait rayée de sa famille parce qu'elle avait joué nue dans un film. Ce fut quelque chose d'émouvant : deux mondes qui s'affrontaient à l'occasion de cette cérémonie funèbre, celui des vieillards et celui des jeunes, celui des jeans et celui des habits verts. Ma première réflexion, que je gardai pour moi, sur l'inutilité de la gloire, date de ce jour-là. J'ai aperçu tout ce qui me séparait de mes propres enfants, bien qu'ils ne me l'eussent jamais dit. Tu raillais le fait de plaire aux nouvelles générations ; mais quoi de plus beau et de plus enivrant ? Pour cela, il faut être dans leurs secrets, — dans « la conspiration », disait Baudelaire, — et les parents en sont presque toujours exclus. Le monde des jeunes est le contraire du nôtre : c'est un monde pour lequel les préjugés et les vanités sont risibles. Quand l'Académie fut chassée de la Coupole par des travaux, il y a une vingtaine d'années, elle siégeait à la Sorbonne et les étudiants la chahutaient. Les académiciens les plus apparents par la taille, Lacretelle et Lévis Mirepoix, reçurent des tomates. On se hâta de les faire entrer ailleurs que par la cour et les réceptions eurent lieu à huis clos. Les honneurs sont les hochets des vieillards. »

« Tu as donc été, dit Yolande, un vieillard bien prématuré en acceptant, à vingt ans, le prix des Poètes du Périgord avec *les Mains ouvertes*... — C'était un hymne d'amour préconjugal, dit André, et une pique à Mauriac, auteur des *Mains jointes*. Nous joignions les nôtres pour prier et j'ouvrais les miennes pour

répandre des fleurs à tes pieds. — ... en acceptant, repartit Yolande, le prix Renaudot à vingt-cinq ans avec *la Rentrée des classes* ... — Entrée en scène du romancier catholique, dit André. — ... à vingt-sept ans, le Goncourt pour *le Furet,* continua Yolande. — Il court, il court au Goncourt, *le Furet,* dit André. Philippe Hériat a obtenu ces deux prix avant moi. Sait-on encore qui est Philippe Hériat ? — Fidèle à ta carrière de jeune vieillard, dit Yolande, tu as eu à trente-huit ans le grand prix de la Société des Gens de lettres pour ton *Lacordaire,* à quarante-trois ans, le grand prix du Roman de l'Académie française pour *la Paix des cloîtres...* — Cela m'apparente à Michel de Saint-Pierre qui a eu ces deux prix-là plus ou moins au même âge, dit André. — ... à cinquante, dit implacablement Yolande, le grand prix de Poésie de l'Académie française, — encore elle ! — pour... — De grâce, dit André, cesse une récapitulation qui écorche mes oreilles. Toutes ces couronnes n'ont pas été le seul fruit de mon mérite, mais de courbettes, de sourires, de compliments ou d'intrigues de mon éditeur.

« Il est certain que j'ai choisi l'as de la catégorie puisque je suis un auteur Gallimard. On a bien raison de donner aux écrivains le nom de ceux qui les éditent, comme si c'était une marque de fabrique. Les éditeurs n'existeraient pas sans les auteurs ; mais la réciproque est encore plus vraie. Je pense à la dispute de Vadius et de Trissotin : *Eh bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin.* Voilà les tristes, les pauvres hommes de lettres. — Assez de sarcasmes, dit Yolande. Tu es un des chéris de ton éditeur. — Et pour cause ! dit André. — En mars, reprit Yolande, il a fait élire Yourcenar à l'Académie, grâce à d'Ormesson qui est, comme elle, de chez lui. L'an prochain, ce devrait être ton tour. Schumann te faisait les yeux doux hier au soir. — Dieu m'en préserve ! dit André. Mais il y a un autre auteur Gallimard qui m'a avoué son désir d'être immortel : Bourbon-Busset. Il va se présenter au fauteuil de Genevoix, qui est le seul vacant. Veux-tu voir un duel entre deux illustres écrivains catholiques ? Et Boisdeffre, qui est persuadé d'en être un aussi, se met en ligne ! — Tu m'as dit,

déclara Yolande, que tu avais compté aussi le nombre de réceptions académiques auxquelles nous avons assisté : soixante-quatre. Si ce n'était pas pour arriver à la tienne, que de temps perdu ! — Oui, dit André, soixante-quatre séances de bâillements étouffés. Et tu veux bâiller à la mienne ? — Je veux y bayer d'admiration et de joie », dit Yolande.

La bonne apportait le courrier. André ouvrit une enveloppe à l'en-tête de l'Académie et éclata de rire. « Mistler prépare déjà les sauces pour le dîner des quatre-vingts ans de Leprince-Ringuet et de Guitton. Foi de mandarin catholique, il ne nous aura pas. — Comment ? s'écria Yolande. Passe pour Leprince-Ringuet ; mais pour Guitton qui est le prince des écrivains catholiques, le seul laïc ayant participé au concile de Vatican II, le correspondant des papes ? Ce serait un scandale, je dirai même un sacrilège. — Le sacrilège va de pair avec le sarcasme, répliqua André. — Je constate quelque chose, dit Yolande : tous ces dîners en faveur d'octogénaires témoignent que l'Académie conserve. Dutourd, élu à cinquante-huit ans, — il te bat ! — l'a proclamée un bain de jouvence. Tu avais regimbé après le dîner de Chamson ; mais tu t'es rendu à celui de Green en septembre. — Un illustre écrivain catholique ! dit André. — Bonne raison pour ne pas manquer Guitton, dit Yolande. — Je ne suis revenu au vomitorium que pour Green, parce que j'estime son talent d'écrivain, dit André, tandis que j'aime mieux Guitton comme peintre. Mais c'est le dîner de Chamson qui m'a donné la nausée de tout ce monde vert. « L'illustre écrivain protestant », — c'est le sort de beaucoup d' « illustres écrivains » d'être d' « illustres inconnus », — outrepasse ce que je puis souffrir dans le grotesque de la démesure : personne au monde ne pourrait citer le titre d'un de ses livres et il est grand-croix de la Légion d'honneur, — le seul de l'Académie avec le duc de Broglie. Que le père de la mécanique ondulatoire ait reçu cette haute distinction, on le comprend ; mais pour Chamson, nul n'a jamais su pourquoi. Dernièrement, — c'est lui-même qui le raconte, — il demandait par téléphone, à l'attachée de presse d'une

maison d'éditions, de lui envoyer un ouvrage et l'attachée le pria d'épeler son nom.

« L'Académie conserve, mais pas forcément au palmarès de la célébrité. Même ceux de ses membres dont le nom a survécu, ont été l'objet de quiproquos attestant la relativité des réputations. Dans les dîners parisiens, on prenait fréquemment Maurois pour Mauriac et Mauriac pour Maurois. *De ces deux « Mau », quel est le pire ?* On parlait à l'un des œuvres de l'autre. Ces embrouillements sont communs. On confondait les deux Corneille, on confondait les deux Crébillon, les deux Dumas, La Force et La Gorce ; les frères Tharaud, qui furent ensemble de l'Académie, étaient inextricables. — Malheureusement pour Claude Mauriac, dit Yolande, on ne prendra jamais sa prose pour celle de François. — Les deux Clavel, les deux Aron, les deux Dard, formaient aussi un méli-mélo jusqu'à ce qu'il y en eût un seul, reprit André. Une préfète félicitait le ministre Peyrefitte des *Amitiés particulières* et l'auteur du roman s'est vu complimenter pour *Quand la Chine s'éveillera,* ce qui lui faisait moins de plaisir. — Peut-être parce que ce pavé de la grande muraille s'est multiplié à plus d'un million d'exemplaires, dit Yolande. — On me prête des vies de saints que je n'ai pas écrites, reprit André. On sait les noms et l'on valse pour les titres. Montherlant baguenaudait un après-midi sur les boulevards. Un jeune homme l'aborde : « C'est vous, monsieur de Montherlant ? — Oui. — Je suis heureux de vous exprimer mon admiration. Vous êtes mon auteur favori », etc. Montherlant s'éloigne. le jeune homme lui court après : « Pardon, c'est bien vous l'auteur de *la Reine morte ?* »

« En dehors des grands classiques, qui se justifient par la richesse du fond et la perfection de la forme et que les siècles prendront toujours au sérieux, le plus sot des écrivains est celui qui se prend au sérieux. Or, se prendre au sérieux, c'est rechercher ce que tu veux que je recherche. — Tiens ! dit Yolande qui lui frottait la joue avec sa serviette, je t'ai laissé de mon rouge. — La voilà, ma vraie Légion d'honneur, dit André. — Je n'aspire pas à la grand-croix, dit Yolande ; mais je ne te lâcherai qu'à la commanderie... si

je ne te pousse jusqu'à la plaque de grand officier, qu'on a donnée à Lacretelle. Du moment que tu es dans l'engrenage, tu n'as pas le droit de t'arrêter avant la mécanique. Et même si tu doutes de la gloire, je ne désespère pas de t'obliger à en revêtir le dernier oripeau. — *A quoi bon tout cela pour la vie éternelle?* dit André. — Mais c'est bien joli dans la vie conjugale », dit sa femme.

Chapitre deux

Il était né à Sarlat, en Dordogne, où son père, petit propriétaire, était marchand de noix en gros. Ce contraste de gros et de petit avait formé sa personnalité qui oscillait entre deux pôles : l'ambition et le dégoût de l'ambition, la pureté et le goût, toujours refréné, de l'impureté, la foi et ces légers doutes, signalés par Balzac, que donne aux dévots la crainte d'avoir « été pris pour dupes ».

Dès son enfance, André n'avait trouvé d'équilibre que dans le travail. Il occupait son esprit pour n'avoir pas à réfléchir. Il écrivait pour ne penser qu'à ce qu'il écrivait. Lorsqu'il posait sa plume, à la fin d'un livre, il se sentait près d'être désemparé : il ne se rassurait qu'en la reprenant pour passer, avec indifférence ou plutôt avec une ardeur égale, d'une vie de saint à un roman édifiant. S'il avait avoué à Yolande qu'il songeait à composer de tout autres ouvrages, ce n'était qu'un éclair dans un ciel voué, comme il l'avait dit, à la sérénité.

Un contraste semblable avait existé entre son père, homme d'affaires absorbé par des calculs d'argent, et sa mère, rêveuse et mystique, fille de vignerons. Le marchand de noix, convaincu de la supériorité de l'internat, avait refusé de l'envoyer faire ses études au collège religieux local, pourtant réputé, et l'avait mis à Sorèze, dans le Tarn, chez les dominicains. André n'avait pas été fâché de s'éloigner de sa ville natale où tout le monde savait qu'il était de mince étoffe, — il aurait voulu naître au-dessus de l'état qualifié autrefois de « marchandise », mais il n'en rougissait pas. A Sorèze,

il n'en avait pas sous les yeux le rappel constant. Il avait cependant pignon sur rue à Sarlat, car ses parents habitaient une maison ancienne qui avait quelque allure, mais qui n'était évidemment ni celle de La Boëtie, — l'illustration de Sarlat, — ni l'hôtel de Saint-Aulaire. Il chérissait la mémoire d'un autre illustre enfant du pays, Fénelon, dont la famille subsistait au château de Salignac. Et c'est pour le défendre contre Bossuet qu'il était en train d'écrire un ouvrage, auquel Yolande se passionnait autant que lui : *le Roman du quiétisme,* — la doctrine religieuse d'union, de repos de l'âme en Dieu, avec l'indifférence pour les œuvres, bonnes ou mauvaises, doctrine propagée par M^me^ Guyon et soutenue par Fénelon, que Bossuet fit condamner par le pape.

Fier au moins de sa maison, André l'était également un peu de son patronyme qui avait une résonance nobiliaire ; mais ses goûts d'aristocratie n'étant que de nature spirituelle, il ne se souciait pas de rechercher s'il était un bâtard des anciens ducs de Lauzun : il savait d'ailleurs qu'il aurait eu probablement la seule fortune de se dénicher pour ancêtre un de leurs domestiques ou de leurs soldats. Aussi n'avait-il pas songé à faire opposition, comme s'y emploient parfois les héritiers de noms aristocratiques, au journaliste Gérard Lauzun qui voisinait avec lui dans la dernière édition du *Who's who,* comme y voisinaient François Saint-Pierre et Michel de Saint-Pierre, mais en précisant honnêtement que ce nom était le pseudonyme de Bergstrasser.

Planait sur Sorèze une grande figure religieuse, celle de Lacordaire qui avait dirigé cet établissement à la fin du XIX^e^ siècle et qui y était mort. C'était l'unique directeur de collège qui eût été membre de l'Académie française où l'avait accueilli le protestant Guizot. André avait lu là-bas le discours de l'homme d'Etat qui saluait la tolérance des temps nouveaux, puisque, alléguait-il, jadis le fils de l'Inquisition l'aurait peut-être fait cuire. Dans les *Lettres de Lacordaire à des jeunes gens,* recueillies par l'abbé Perreyve et dont beaucoup étaient adressées de Sorèze, il y en avait une sur son projet de candidature à l'Académie française et les scrupules que lui donnait cette idée, suggérée par d' « illustres académiciens ». Il

disait que cet honneur se serait ajouté à celui d'avoir été député de Marseille à l'Assemblée Constituante en 1848 ; mais l'exemple, un peu présomptueusement avancé, de Bossuet, l'encourageait, bien que ce prélat n'eût pas « dirigé une école à deux cents lieues de Paris » et que le candidat reconnût « n'avoir ni son siècle ni son génie ». André apprit plus tard que Baudelaire, pour lequel il professait une admiration intégrale, — il mettait ses goûts littéraires en dehors de ses convictions religieuses, — avait imaginé un moment de se présenter à l'Académie, au fauteuil de Lacordaire : il fut ému à l'idée que l'éloge de l'ancien directeur de Sorèze aurait pu être prononcé par l'auteur des *Fleurs du mal*. Le livre d'André sur Lacordaire était un hommage aux souvenirs de sa vie de collège ; mais dorénavant il rangeait le dominicain avec ses anciennes ambitions de lui succéder à ce fauteuil qu'occupait aujourd'hui Edgar Faure, après François-Poncet et les maréchaux Foch et Pétain. C'étaient des pages tournées.

Sorèze n'aurait pas formé pour André un lien avec l'Académie française dans la seule personne de Lacordaire : il y en avait un plus proche en celle de Jean Mistler, né dans cette ville et qui avait commencé d'étudier à la célèbre école. Malgré l'écart des âges, cela suffisait pour valoir à André la bienveillance du secrétaire perpétuel et lui aurait certainement aussi valu sa voix. Ses fonctions la rendaient prépondérante : c'est seulement pour l'élection de Marguerite Yourcenar que, farouche antiféministe académique, il avait été battu en brèche par la cabale de Jean d'Ormesson.

Dans les murs de Sorèze, André, indépendamment de ses succès scolaires, avait trouvé des contrastes analogues à ceux qu'il voyait entre ses aspirations et le métier familial : si, bourgeois médiocre de Sarlat, il avait voulu fuir les rejetons des nobles familles du pays nourris au collège local, il en avait rencontré d'autres à Sorèze, mais n'avait eu que plus de zèle à les surpasser dans le domaine des études. Fort intelligent et déjà fort travailleur, il y avait réussi sans peine, ce qui lui avait fourni les semences de cet orgueil que taquinait sa femme et que ses succès littéraires n'avaient fait que grandir. Il sentait bien que, chez un écrivain, le

désir de s'illustrer est la revanche de ne pas briller par la naissance ou par la fortune : le nom, il se le façonne et la fortune lui vient peu à peu de ses succès.

En substance, Yolande ne se trompait pas en disant que l'Académie était la compensation de la « bonne littérature ». Mais elle ne se trompait pas non plus en soupçonnant que l'orgueil, — un sursaut d'orgueil, — éloignait brusquement son mari de ce but naturel. André, à force de plaindre ses confrères, en qui il discernait soit ses complexes d'origine, soit quelque autre complexe, physique ou moral, en était arrivé au point de se plaindre lui-même et de mépriser sa profession. Même si, pour se fouetter l'esprit, il la considérait volontiers comme la plus belle de toutes parce que l'on est son maître à condition de réussir, il n'en constatait pas moins que l'on est également son esclave à cause du travail prodigieux qu'exige une œuvre d'art. Yolande devait arracher André à son écritoire quand c'était l'heure de se mettre à table ou de se préparer pour aller dîner en ville : la joie, la fièvre de créer, — car enfin il ne pouvait s'empêcher de la goûter, — lui faisait perdre le boire et le manger. En dépit de cette joie, il ne laissait pas de juger ce boulet du métier comme celui d'un galérien dont la rame serait une plume. Certes, le boulet était léger pour quelqu'un qui avait eu accès à la notoriété dès son premier livre et qui avait marché de prix en prix. Il s'estimait un galérien guirlandé de roses, — de roses de papier, mais non des *roses de la vie,* que le poète incite à cueillir *dès le matin* et qu'André Lauzun, pourtant mari comblé, ne respirerait pas.

Ce ver qui rongeait le fruit de son travail, cette amertume qui lui masquait le parfum des roses, avaient une cause intérieure qu'il avait mis du temps à s'avouer et qu'il avait à peine esquissée devant Yolande. Il était sûr d'avoir fait le bon choix dans la vie, mais peut-être pas dans sa jeunesse. Lorsqu'il songeait à ses années de collège, il était bourrelé de regrets et de remords pour toutes sortes de raisons. Il se disait que la liberté, les licences de ces années-là, rachetaient d'avance les vertus, le trantran de l'âge adulte. Il s'était interdit de vivre à l'âge où il est le plus beau de vivre. Il n'aurait

mené qu'une existence de labeur, éclairée par l'amour d'une femme, mais sans avoir connu les autres aspects de l'amour ou de la volupté à une époque où ils n'engagent pas l'avenir.

L'auxiliaire de son esprit de labeur avait été la foi. Il ne la révoquait en doute de façon passagère que par rapport à cette morale dont il avait subi trop tôt l'empreinte, et il n'imaginait pas de pouvoir être aujourd'hui un de ces chrétiens qui ont des accommodements avec le ciel. La foi, la vraie foi, l'avait marqué dès sa première enfance, car sa mère était pieuse et son internat avait commencé à neuf ans. Il était entré tout de suite dans le moule des pratiques de piété, bien qu'elles fussent moins astreignantes qu'au temps de Lacordaire, et il avait su résister à des entraînements qui étaient, semble-t-il, de tradition à Sorèze.

Fait curieux, il y avait un long aperçu de cette tradition dans le Grand Larousse du XIX^e^ siècle. On y relatait en près de trois pages l'enquête qui avait été menée à l'époque de Louis XVIII sur ce fameux collège, institué à la fin du XVII^e^ siècle et fermé en 1722 pour des raisons inconnues. Il fut rouvert trente-cinq ans après par les moines de la congrégation de Saint-Maur, puis transformé en école militaire à la fin du règne de Louis XV. Quand il redevint collège sous la Restauration, les professeurs et les surveillants furent accusés d'avoir des opinions avancées, d'être défavorables aux Bourbons, de dispenser un « enseignement vicieux », de laisser les élèves négliger les pratiques religieuses, lire « de mauvais livres » et avoir « des désordres de mœurs ». Le collège fut fermé pour la seconde fois. Le bruit fut d'autant plus grand que les élèves venaient du monde entier, notamment d'Espagne et d'Amérique. Rouverte de nouveau en 1830, la maison avait été vendue ensuite aux jésuites, sous la direction d'un père Gratacap dont le nom prêtait encore à plaisanterie et qui avait eu pour successeurs Lacordaire et les dominicains. Tout ce passé un peu trouble, que les grands racontaient aux nouveaux, maintenait une atmosphère adéquate dans ces vastes bâtiments, élevés non loin du Sor, ruisseau d'où Sorèze avait tiré son nom et qui coulait entre les escarpements du Berniquant et du Causse. La qualité des études

ne préservait pas moins la réputation du collège et en faisait le plus accrédité du Languedoc, avec le jésuitique Caousou de Toulouse.

Absorbé par sa piété et aussi par le désir de mettre de son côté toutes les chances de réussite sociale, le jeune André avait eu la conduite la plus sage. Du reste, l'influence de sa famille était prolongée non seulement par les fréquentes visites de ses père et mère, dont il était le fils unique, mais par celles qu'il faisait, les jours de sortie, à son oncle paternel, exploitant forestier près du bassin de Saint-Ferréol dans la Montagne Noire, — « Sorèze est une petite ville assise au pied de la montagne qu'ils appellent Nègre », dit le duc de Bouillon dans ses *Mémoires,* où il raconte les opérations militaires qu'il y effectua, sous Henri III, durant les guerres de religion. L'oncle, homme rude, digne de cette époque lointaine, fut pour André un autre modèle de rigueur morale dans une activité qui consistait à manier la hache, la scie mécanique ou la tarière et non à peser des sacs de noix. Mais cette vie au sein de la nature n'était pas sans charme ni sans noblesse aux yeux d'André. Il y avait vu l'héritage de son ascendance paysanne et il tâchait d'en sauver l'esprit, comme son bien le plus précieux. A la puberté, il avait eu la force de vaincre ses sens, se bornant à laisser agir la nature dans les émissions nocturnes et n'essayant jamais de la provoquer. Son confesseur aimait sa pureté et l'exhortait à se méfier des « mauvais camarades », — le pendant des « mauvais livres ». Il y en avait des uns et des autres dans les années 1930, comme il y en avait eu dans les années 1720 et 1820.

André s'était rappelé ces discrètes allusions du Larousse quand il avait acheté, en 1974, à la vente des autographes de Sacha Guitry, une lettre de George Sand à son fils Maurice, datée de 1836, et que les Lauzun estimaient la perle de leur collection d'autographes, — collection qu'André trouvait digne d'un écrivain. Le garçon, âgé de treize ans, était interne au lycée Henri-IV. Il avait écrit à sa mère que ses camarades la traitaient de « putain ». Cela piqua la romancière aux si nombreux amants et la rendit professeur de morale pour d'autres confidences qu'il lui avait faites : « ... Tu vois que tes camarades ont déjà perdu l'innocence

de leur âge... Tous les collèges, toutes les pensions, toutes les écoles, les réunions d'enfants et de jeunes gens sont infectés de ce vice affreux, de ces saletés dont les oreilles sont révoltées... Ceux qui, comme toi, n'ont pas perdu leur pureté sont des exceptions et très souvent cette vertu qui les distingue, les expose à une sorte de persécution de la part des autres. Il faut t'attendre à cela et t'armer de force et de courage. La vie est une guerre, mon pauvre enfant, et tu entres en campagne... Souviens-toi que je t'ai élevé dans des idées de chasteté et que tout mon bonheur est de te cultiver comme une belle fleur à l'abri des chenilles et des cantharides... J'ai une recommandation particulière à te faire à propos de l'histoire que tu me racontes : c'est de ne jamais avoir aucun rapport, aucune conversation, aucune entrevue avec les grands. Soit qu'ils te menacent, soit qu'ils te caressent, soit qu'ils te fassent des présents ou des promesses, ne te trouve jamais avec eux. Ils sont beaucoup plus corrompus que les petits et tu ne sais pas combien ils les outragent quelquefois. Ainsi, soit qu'ils t'appellent, soit qu'ils te fassent appeler, refuse obstinément de t'y rendre. Je t'en dirai davantage quand je te verrai. En attendant, garde ta fierté comme un trésor... L'honneur existe déjà pour ton âge. Déjà on peut se salir et se déshonorer en secret par des actions, par des paroles et même par des pensées indignes de la dignité humaine. Si ces pensées te venaient jamais malgré toi (ce que je ne crois même pas), élève ton âme vers le ciel, songe aux anges gardiens, à ta sœur, aux belles fleurs de Nohant, à la mousse de nos bois, à tout ce qui est pur et riant. Tu trouveras alors le vice si laid que tu cracheras dessus. Adieu mon petit ange... Je te presse dans mes bras avec amour. » Cette lettre admirable d'une mère si peu édifiante, mais qui avait compris ses devoirs de mère, humectait les yeux d'André et de Yolande chaque fois qu'ils la relisaient. Quelles sombres « histoires » ceux qui avaient été ses amants les années précédentes, deux futurs académiciens, — Jules Sandeau qui lui avait inspiré son pseudonyme, et Alfred de Musset qui avait été un garçon aussi charmant que le petit baronnet Maurice Dudevant, patronyme propre à exciter les « grands », — lui avaient-ils

rapportées pour qu'elle fût si bien renseignée sur les mœurs des collèges ?

Oui, cette lettre était admirable, — peut-être la plus admirable qu'une mère eût jamais écrite sur ce sujet, — mais André louait aussi l'auteur pour autre chose : ne pas avoir dit à son fils de dénoncer les grands qui lui avaient fait des propositions. Ainsi la romancière de l'amour respectait-elle ce « vice » qu'elle condamnait et ne manquait-elle pas à son idéal humanitaire et généreux. « D'accord, ajoutait Yolande, mais elle restait aussi fidèle à ses goûts saphiques, tout en jugeant que des goûts analogues n'étaient pas à recommander à son fils. »

Lorsqu'il célébrait la loyauté de cette mère, André n'avouait pas qu'il avait été à Sorèze la cause de trois renvois mystérieux et George Sand l'aurait peut-être stigmatisé plus qu'elle ne flétrissait les lycéens pervers. Certes, André avait été encouragé par son confesseur à dénoncer les « mauvais camarades » et il rejetait sur ce dominicain la responsabilité de ces dénonciations. Elles n'étaient pas un épisode glorieux de sa vie d'internat. Il s'étonnait encore d'avoir pu en être capable. Il en était surtout honteux par une considération supplémentaire : deux des impurs qu'il avait fait chasser, étaient de sa classe et brillaient dans des matières où il les avait pour rivaux. Le troisième était un beau garçon qui lui avait fait des avances, comme à Maurice Dudevant, et André avait été d'autant plus prompt à le dénoncer que, sensible à la beauté, il avait craint de succomber : ce fut l'unique tentation de sa vie collégiale. Ces trois expériences lui avaient ôté la moindre envie de dénoncer jamais plus personne. Il s'étonnait qu'un homme tel que Vigny eût pu être dénonciateur, même par goût de l'ordre social. Le goût de l'ordre moral avait conduit, dans sa jeunesse, un des plus grands écrivains de la France, Agrippa d'Aubigné, à faire condamner quelqu'un au bûcher : c'était plus grave que les expulsions causées par André. L'aïeul de M^me^ de Maintenon avait alors quinze ans et il dénonça aux magistrats de Genève un étudiant qui l'avait sodomisé. Pour quelque raison que ce fût, les dénonciations étaient un vice français. Il avait fleuri jadis à la cour ;

il a fleuri pendant et apres la dernière guerre. On l'a décelé jusqu'au palais Mazarin, la première fois que Paul Morand a été candidat : pour le décréditer auprès de certains de ses électeurs, ses adversaires, parmi lesquels figurait Mauriac, leur avaient envoyé un exemplaire d'un de ses romans, *Hécate et ses chiens,* où il s'agissait de saphisme. Les passages scabreux étaient entourés d'un trait rouge. La manœuvre réussit. Cependant, à l'époque où André Lauzun était président de l'Académie de Sorèze, il s'était déjà demandé si les vrais mobiles qui l'avaient incité à faire chasser trois « mauvais camarades », étaient bien seulement la piété et l'envie sournoise de se débarrasser de deux rivaux : au fond, il avait voulu se venger de leurs plaisirs qu'il n'avait pas osé partager et d'une liberté qui ne serait jamais la sienne.

Son internat avait été marqué ensuite par une autre aventure qui ne pouvait le destiner qu'à une carrière romanesque et qu'il avait, celle-là, contée à sa femme. Un jour, le professeur de français, auquel il rendait visite, le fit asseoir sur ses genoux pour lire *la Nuit de Mai,* fourgonna dans la poche de sa culotte et tâta son sexe à travers l'étoffe. Soudain le père écarta son visiteur, s'agenouilla, battit sa coulpe et, en larmes, lui demanda pardon. André avait été aussi ému de ce brusque repentir que l'avait bouleversé ce viol de sa pudeur par l'un de ses maîtres. Il ne lui revint aucune velléité de dénonciation ; mais il fut, à partir de ce jour-là, une sorte de confesseur pour ce dominicain, sans abandonner, comme pénitent, celui qui l'avait instigué à dénoncer. Il va sans dire que jamais plus ce religieux ne s'oublia avec André ; mais il se mortifiait, lorsqu'il le recevait, à lui confier ses luttes contre la chair, les fautes où il tombait quelquefois avec lui-même, celles qu'il avait commises avec de rares élèves, les pénitences et les macérations qu'il s'imposait, le supplice continu que lui infligeait la présence de la jeunesse, au point qu'il songeait à quitter l'enseignement pour entrer dans un cloître, ce qu'il fit par la suite. De ces entretiens qui eurent lieu l'avant-dernière année du séjour d'André à Sorèze, il lui était resté un plus grand amour de la pureté et une plus grande vénération de la vie religieuse. Son existence

demeurait imprégnée de ce parfum de sa jeunesse ; mais il apercevait à l'arrière-plan la silhouette blanche de cet homme tourmenté, comme le symbole de ces problèmes qui occupaient parfois son esprit.

Quand, à la fin de ses études, il avait regagné Sarlat, il avait comparé son état d'âme aux armoiries de la ville, qui étaient une salamandre sous trois fleurs de lis : il avait vécu au milieu du feu sans se brûler.

Il avait une référence littéraire pour appuyer cette son et pour caractériser la manière dont il s'était tiré de son internat : c'était le mot de Chateaubriand se félicitant, dans *les Mémoires d'outre-tombe,* d'avoir conservé, au collège de Dol, « un cœur incorruptible au milieu de la corruption ». André s'était amusé à trouver des remarques identiques sous la plume de Gabriel Hanotaux qui fut, lui aussi, membre de l'Académie française et, de surcroît, ministre des Affaires étrangères. « Comme un certain désordre de mœurs commençait à se produire parmi mes camarades, écrit-il dans *Mon temps,* nous fûmes plusieurs à nous réunir pour fonder une « société de vertu ». Nous prenions cela tout à fait au sérieux et nous n'avions pas le moindre doute sur la portée de notre croisade enfantine. » L'auteur ajoute : « La société se disloqua et les bons sentiments se dissipèrent. » Il laisse donc entendre que l'exemple du « désordre » avait été déterminant ; mais il ne dit pas s'il observa, pour sa part, une vertu républicaine.

Autre référence qui avait frappé André puisqu'elle venait de Paul Bourget, le coryphée du catholicisme et du nationalisme, référence fournie par son roman *Un crime d'amour,* où il évoque les mœurs des lycées : « Que d'ignominies et de bassesses dans ce monde où les plus âgés avaient dix-neuf ans, où les plus jeunes en avaient huit !... Il n'était question que d'infâmes amours entre les grands et les petits. Parmi ces amours contre nature, les unes étaient franchement ignobles et avaient pour théâtre tous les coins discrets de la maison, depuis les dortoirs jusqu'à l'infirmerie... Combien participaient à cette luxure et les autres se salissaient

l'imagination en la repoussant ! » Le héros du livre était du « petit nombre de ceux que la contagion n'avait pas atteints. »

André avait été de ceux-là à Sorèze où les choses étaient plus discrètes que dans le lycée de Paul Bourget et il pouvait se rendre cette justice que son imagination n'avait pas été salie. Ses regrets n'étaient que littéraires ; mais il se rappelait avec quel soin, sans plus dénoncer, il fuyait les conversations obscènes de ses camarades dont beaucoup se rattrapaient ainsi de ne pouvoir joindre les actes aux paroles. Une des *Lettres de Lacordaire à des jeunes gens* et envoyée de Sorèze, visait ces questions délicates : « La familiarité accoutume aux choses en même temps qu'aux personnes, et ce qui d'abord paraissait odieux, abject, finit par entrer dans nos habitudes. L'oreille se blase, le cœur perd sa pudeur, l'esprit sa clarté ; on finit par aimer ce qui répugnait et des paroles on arrive aux actes qui achèvent de corrompre. » Il y avait, dans une autre lettre, cette phrase qu'André avait retenue comme règle de conduite : « La bonne compagnie mène à la bonne compagnie. » Ses seules « mauvaises compagnies » étaient certaines de ses lectures, parce qu'il ne voulait rien ignorer de la littérature et de la vie. Généralement, elles ne lui inspiraient, d'ailleurs, que la reconnaissance au ciel d'être pur. Mais pour parler de la pureté, aucun des trois académiciens, Lacordaire, Bourget et Hanotaux, ne touchait le tréfonds de son cœur mieux que George Sand : aucun homme ne pouvait avoir la sensibilité d'une mère.

Il avait été heureux de se garder impollu, d'abord en tant que chrétien, mais également pour l'amour d'une fille de Sarlat, pareille aux anciennes images des Keepsakes et qui était à ses yeux comme un lis des armoiries citadines. Héritière d'un riche distillateur, elle fut conquise par André aussi aisément qu'elle l'avait conquis. Les choses commencèrent entre eux à la façon d'un de ces romans d'Henry Bordeaux ou de René Bazin qu'André lisait au collège et que désormais l'on rapprochait des siens. Ils s'étaient rencontrés au pèlerinage de la Vierge noire à Rocamadour ; leur piété, leur sérieux, leur goût de la nature et de la poésie, le fait même d'être enfants uniques, leur semblaient des liens de plus

pour harmoniser leurs habitudes et leurs caractères. Ils s'asseyaient au bord d'une source et André récitait des vers. Bientôt il en composa pour sa belle. Dans leurs moments d'expansion et de solitude, il éprouva des désirs instinctifs, car ses sens ne s'étaient pas émoussés sous l'empire de la chasteté ; mais il aurait rougi de risquer un geste. Il voulait que les deux « trésors de fierté » fussent dignes l'un de l'autre jusqu'au sacrement. D'accord avec leurs familles, ils décidèrent de s'épouser dès qu'André aurait achevé ses études universitaires.

Elles devaient le préparer à son futur métier de littérateur, perspective qui enorgueillissait Yolande et qui flattait également le marchand de noix. Cette carrière se dessinait comme la suite obligée des succès scolaires d'André, ainsi qu'il advient à tous les garçons qui ont été premiers en français et en qui leurs maîtres ont décelé des dons. La Coupole se superpose naturellement à l'académie du collège. Mais que d'illustres écrivains en herbe dont le vol n'aura pas été plus loin que leur clocher ! André était parvenu à celui de Notre-Dame. S'il avait décanté les souvenirs un peu sulfureux de son professeur de français, il ne lui savait pas moins gré de ses leçons de style.

Etudiant à la faculté des lettres de Toulouse, il achevait sa licence quand la guerre éclata. Une fièvre typhoïde lui permit d'échapper à la mobilisation et peut-être à un camp de prisonniers. Il repartit pour Toulouse, afin de préparer un doctorat sur Fénelon. En vue d'esquiver plus tard le service du travail obligatoire, il se réfugia chez son oncle de la Montagne Noire. C'est là qu'il écrivit à loisir *la Rentrée des classes,* roman que certains critiques mirent en parallèle avec *le Grand Meaulnes* et qui obtint le Renaudot après la Libération. L'auteur fut célèbre du jour au lendemain. Il n'avait plus qu'à se marier et à gagner Paris. Dans la capitale des lumières et de la gloire, ses ailes achèveraient de pousser.

Ce mariage avait montré la fidélité de Yolande à ses promesses : en l'absence d'André, elle avait été courtisée et demandée par le fils d'un grand propriétaire de Sarlat, Jacques R., leur ami

commun et qui, malgré sa déception, l'était resté. Lui aussi demeura fidèle à son premier amour, mais d'une autre façon : il vivait en célibataire jouisseur et prétendait attendre que Yolande fût veuve. A Paris, les Lauzun eurent trois appartements successifs, qui avaient correspondu aux étapes littéraires d'André, couronnées, jusque dans le nom, rue de l'Assomption.

Averti par sa vie de collège, il n'avait pu qu'être un père vigilant. Du moins son fils ne lui causa aucun souci. Elève à Stanislas, il avait, comme lui, traversé sans dommage visible les mœurs des collèges. Agrégé ès lettres, il était professeur au lycée de Bordeaux. Grâce au ciel, il ne suivait pas, comme le faisaient tant d'autres fils d'écrivains, les traces de son père, et il s'était même voué à l'étude de la littérature élisabéthaine pour n'être pas sur ses brisées.

La fille, en revanche, avait donné lieu, vers ses dix-huit ans, à une découverte qui avait affligé Yolande : celle d'une lettre très tendre qu'elle avait reçue d'une amie et oubliée dans un livre. A défaut de Sodome, Lesbos apparaissait chez les Lauzun. Mais André était trop intelligent pour n'avoir pas les idées larges, bien que sa morale fût étroite. Les remords qu'il avait d'avoir trahi des camarades en proie à leur sens, les regrets imprécis de ne pas les avoir imités, les affres qu'il avait perçues chez celui de ses maîtres qui avait eu avec lui une défaillance, les lectures les plus libres qu'il avait faites depuis lors et que, du reste, lui autorisait son confesseur, comme à Yolande, puisqu'elles ne troublaient ni leur chair ni leur imagination, y avaient contribué. Il s'était juré de ne plus être un inquisiteur, mais un libéral, un homme de bien par son conduite et par ses écrits, mais jamais un rigoriste, fût-ce envers quelqu'un de sa famille. Il avait surveillé son fils à l'insu de celui-ci avec la satisfaction de le voir marcher droit ; il l'aurait redressé avec ménagement et presque avec respect pour ses erreurs, à la manière de George Sand « respectant » les mauvais camarades de son propre fils. Il n'allait pas changer de principes avec sa fille. Il avait apaisé sa femme qui voulait la chapitrer et lui interdire de revoir cette amie, cette complice d'effusions avouées.

Il remontra que, si on leur interdisait de se revoir rue de l'Assomption, elles se reverraient ailleurs et qu'il est impossible d'empêcher des jeunes de faire ce dont ils ont envie, que le mieux était pour Yolande d'avoir avec sa fille un entretien très maternel, pour la mettre en garde contre les excès d'une tendresse qui risquait de dévier ses sentiments et de peser sur son avenir. Tout s'était passé à souhait par la douceur. La seule intervention d'André consista à prêter à sa fille *les Chansons de Bilitis*. « Voilà un livre qu'il faut avoir lu à ton âge, lui dit-il. C'est charmant... mais c'est une contrefaçon. » Le mariage avait bientôt achevé de l'arracher à ses amours grecques et, loin de son ancienne dulcinée, elle vivait à Lyon, où son mari était avocat. L'épisode avait prouvé à André que les familles les plus traditionalistes, voire les plus catholiques, cachent parfois des mystères dont la littérature et le théâtre donnent souvent quelque idée. « L'œuf de l'autruche » peut éclore partout.

Ainsi André devait-il à ses souvenirs personnels de Sorèze sa compréhension à l'endroit des mœurs. Il n'était pas moins obligé à ses maîtres des solides principes que du libéralisme qu'ils lui avaient inculqués. Même si l'un d'eux lui avait donné momentanément une âme de délateur, il leur était, en effet, redevable d'une grande tolérance jusqu'en matière de religion et ainsi avait-il pu comprendre plus tard l'esprit du concile Vatican II. Il avait ignoré, grâce aux dominicains de Sorèze, le levain de l'antisémitisme qui, à cette époque, survivait dans certains établissements libres comme un legs du passé. Il y avait, au collège, plusieurs élèves d'origine juive avec lesquels il avait fraternisé. On y était plein d'égards pour le protestantisme, dont l'histoire avait été mêlée à celle de cette région, et les fils spirituels de Lacordaire y auraient fait accueil aux petits-fils de Guizot. A l'extrémité de la plaine de Sorèze et de Revel, s'élevait le bourg de Puylaurens où avait existé une université huguenote qui avait compté le fameux Bayle au nombre de ses professeurs.

Enfin, c'est entre les chers murs de Sorèze qu'André avait forgé son destin. Son père avait vite deviné qu'il ne songeait à lui

succéder ni à la tête du petit domaine ni dans le commerce des noix en gros. C'est, du reste, ce qui ne pouvait manquer en procurant à André une éducation distinguée. Selon l'usage, un père petit bourgeois avait tenu à se payer un fils aristocrate. Ravi de ses succès scolaires et universitaires, il avait été ensuite fou d'orgueil pour son prix Renaudot et, de prix en prix, n'avait plus douté d'avoir donné le jour à un illustre écrivain. Il était mort, peu après sa femme, en ne doutant pas davantage que cet écrivain ne fût reçu tambour battant à l'Académie française. Le grand prix du Roman et le grand prix de Poésie en étaient l'annonce.

Une des raisons qu'opposait désormais André à Yolande pour rompre toute idée de candidature, était que ses parents ne le contempleraient pas vêtu de vert, en train de prononcer son remerciement. « Et les miens ? disait-elle, ils sont encore de ce monde. — N'insiste pas, dit André : je me considère comme élu sans m'être présenté et c'est au 41e fauteuil, qui est, de tous, le plus illustre. Au milieu du siècle dernier, Arsène Houssaye, dont le fils, Henry, fut académicien, écrivit l'*Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française*. Les immortels de nos jours ont repris cette idée, il y a une dizaine d'années, en publiant cet ouvrage collectif, intitulé, plus brièvement et en chiffres, *le 41e Fauteuil,* où ils se sont réparti les éloges des titulaires. Lorsque tu l'as lu comme moi, j'avais encore la « fièvre verte » et cela nous a moins frappés. Lacretelle dit dans la préface que c'est « l'Académie à Canossa ». Lui-même a traité de Mallarmé, conjointement avec Mondor. »

André, qui avait désigné le livre sur un rayon de sa bibliothèque en citant le titre, se leva pour regarder la table des matières. « Je vois, dit-il, que Brion a fait l'éloge de Huysmans, qui fut de l'Académie Goncourt. Si les Quarante se mettent à recruter les Dix, ils n'en finiront jamais, leurs listes étant ou aussi bonnes ou aussi médiocres. Mais je comprends qu'ils s'inclinent devant Molière, La Rochefoucauld, Pascal, Saint-Simon, Stendhal, Balzac, Flaubert, Verlaine, Baudelaire, Zola, Maupassant, Péguy, Giraudoux, Gide, Martin du Gard. De cette kyrielle, il n'y

eut que Baudelaire, Verlaine et Zola qui furent candidats, les deux premiers une seule fois, le dernier pendant des années, — il est curieux qu'un homme qui jouissait d'une telle popularité, eût été hypnotisé par l'ambition d'un fauteuil.

« Nos immortels n'ont donné que vingt-six noms pour *le 41^e^ ;* mais, continua André en lisant une série d'autres noms qu'il avait écrite à la fin de la table, ils ont omis Descartes, Scarron, Arnauld d'Andilly, Bayle, Regnard, Jean-Baptiste Rousseau, de Brosses, Mably, Le Sage, Laclos, — le merveilleux Laclos des *Liaisons dangereuses,* — et l'abbé Prévost, avec *Manon Lescaut,* me semble l'emporter sur Marcel Prévost, de l'Académie française. Autres oubliés du *41^e^ Fauteuil :* Mirabeau, Rivarol, Lamennais, Paul-Louis Courier, Béranger (qui refusa), Veuillot, Rémy de Gourmont et Rimbaud — en hommage à ses œuvres de jeunesse. — Ajoutons-y Malraux et Sartre, dit Yolande ; puis, parmi les heureux vivants, Aragon... et toi, qui mérites l'un des quarante fauteuils. — Au début, reprit André, l'Académie compta un immortel surnuméraire, donc le seul tenant authentique du 41^e^ fauteuil : le Biterrois Pellisson, qui a composé la première *Histoire de l'Académie française.* La compagnie lui en fut si reconnaissante qu'elle le reçut, bien qu'aucune place ne fût vacante, et il ne se soucia pas ensuite de se faire élire dans les formes. C'est d'ailleurs un ancêtre peu flatteur pour le 41^e^ fauteuil, puisque M^lle^ de Scudéry disait de lui : « Il abuse de la permission qu'ont les hommes d'être laids. »

« Ce n'est pas ce que l'on pourrait dire de toi, déclara Yolande. Mais, si le 41^e^ fauteuil est le plus illustre, que penser du fauteuil symbolique où l'on ferait se succéder ceux qui ont pareillement illustré les lettres et qui ont été académiciens ? — Je te l'accorde, dit André ; mais je vais t'avouer quelque chose. Tu as prétendu un jour que c'était mon orgueil qui m'empêchait de me présenter. C'est possible. Toutefois, tu n'en as pas soupçonné la raison profonde. Je suis le fils d'un marchand de noix ; je me donnerais la preuve, si je me faisais élire, que j'entends me servir de l'Académie comme d'une savonnette à vilain. Cet aveu, Pagnol

a osé le faire en disant qu'il avait souhaité d'être académicien parce que son père était instituteur. Je suis sûr qu'Achard était poursuivi par l'idée que son père était un paysan, Jean-Jacques Gautier que son père était pharmacien, Dutourd que le sien était dentiste. Tout cela est honorable, mais peut créer un complexe par rapport au snobisme. L'Académie est une institution snob. Comme aurait dit Rimbaud du haut de son 41e fauteuil, on n'entre pas dans une institution snob *avec des déficits savamment ravaudés.* L'origine est secondaire par rapport à ce que l'on est devenu. Mais on paraît en souffrir quand on aspire à des honneurs inutiles. Une décoration, cela fait partie du mouvement naturel d'une carrière quelconque : on est chevalier, officier, commandeur de la Légion d'honneur, ainsi que des milliers et des milliers d'autres. Les prix littéraires font partie de la carrière d'écrivain ; mais être de l'Académie française, c'est s'offrir à ses contemporains et à la postérité comme l'un des plus illustres citoyens de la France à telle date. Il faut, pour cela, n'avoir à ses basques aucune casserole. Vois le duc de Castries : il oblige à se souvenir perpétuellement que son titre est contestable et qu'il a cherché, dans celui d'académicien, une espèce de brevet de légitimation. — Non, dit Yolande, tous ces raisonnements ne me convaincront jamais. Il est naturel de vouloir légitimer une ambition légitime, porter un titre hérité d'une autre branche et qu'aurait déjà légitimé un roi de France, s'il y en avait un. Ce n'est pas non plus trahir un complexe que de vouloir s'anoblir : c'est affaire d'esthétique, problème qui te touche. Je n'imagine aucun de ceux que tu cites et qui vivent encore, préoccupé d'effacer une origine ou une particularité dont ils doivent se moquer autant que les gens qu'ils intéressent. Sois sûr que tu es le seul à penser aux noix de ton père ; mais je te reparlerai de l'Académie avec l'acharnement d'une corneille qui abat des noix. »

Chapitre trois

L'épithète d'illustre écrivain catholique avait été décernée à André par l'homme auquel il devait tout et qui avait été, à la fois, pendant près d'un demi-siècle, le potentat et le fruit le plus sec des lettres françaises : Jean Paulhan. Le rôle qu'avait joué ce Nîmois, parpaillot fourbe et rusé, ancien chercheur d'or à Madagascar, ancien professeur de français au lycée de Tananarive, ancien professeur de malgache à l'école des Langues orientales, grand et gros farceur toute sa vie, doué d'un rire d'eunuque malgré plusieurs enfants, généreux dans certaines occasions, suspect dans beaucoup d'autres, serait inimaginable aujourd'hui. Il est vrai qu'il avait eu pour support quelque chose de fabuleux : *la Nouvelle Revue française* dont il avait été le secrétaire, puis le directeur. Cette revue avait été l'oracle, la trompette, le fondement des renommées. Elle les faisait naître comme elle les détruisait. Celles qui ont pu se créer et subsister en dehors d'elle, paraissent encore maintenant contestables. Or il n'y a eu dans ce phénomène rien d'autre que l'autorité de Paulhan. Même Gide, qui avait été, avec Schlumberger, Claudel et Breton, l'un des fondateurs de la publication, ne s'était pas élevé bien haut jusqu'à ce qu'il eût été admis au rang de génie par l'ex-chercheur d'or. Et ce fut de ce jour-là que l'or coula sur lui, sinon sur tous ceux qui sortaient de *la Nouvelle Revue française* ou qu'elle prônait.

Elle datait du début du siècle ; mais c'est seulement au lendemain de la Première Guerre mondiale que Paulhan y était entré. Durant la seconde, il s'en retira après l'armistice parce qu'il

avait des idées de résistance et passa la main à Drieu La Rochelle qui avait des idées de collaboration. Grâce à ce changement, la revue put être publiée avec des articles d'auteurs favorables au nazisme et au fascisme ou supposés tels : Montherlant, Giono, Chardonne, Jouhandeau, Fabre-Luce, qui en eurent quelques ennuis à la Libération. Jean Rostand, Arland, Claude Roy, s'étaient dédouanés à temps. Ramon Fernandez, — le père de Dominique, — était mort peu avant la fin de la guerre. Pendant toute l'occupation, une ombre tutélaire s'était étendue sur Paulhan qui continuait de vivre à Paris : celle de Gerhard Heller, « sonderführer » de la « Propagandastaffel » — « chef spécial à l'échelon de la Propagande », — qui, dans un livre récent, *Un Allemand à Paris,* lui rend un vibrant hommage. Il dit qu'il le sauva d'être arrêté par la Gestapo et qu'il alla une fois espionner par une lucarne, sur un boulevard, l'imprimerie d'un journal résistant afin de pouvoir mieux la protéger. Si l'invraisemblance de la seconde histoire fait sourire, — c'est un peu trop « un bon Allemand à Paris » —, André était à même de certifier l'authenticité de la première, car elle lui avait été racontée par Paulhan. Le satrape ajoutait que, si son idylle avec le sonderführer avait été toute-spirituelle, il en avait peut-être été autrement avec Jouhandeau qui, faute d'aspirer à l'habit vert, avait eu un faible pour l'uniforme vert.

Ce fut la chance d'André de gagner tout de suite l'amitié, la confiance d'un homme tel que Paulhan. Après la guerre et malgré ses propres titres de résistant, sa revue ne subit pas moins quelques années de quarantaine et, les titres des journaux et revues qui avaient continué d'être publiés après 1942, étant interdits à jamais, elle s'intitula *Nouvelle Nouvelle Revue française,* quand elle renaquit : c'était encore une facétie de Paulhan. Cette revue fut donc étrangère à l'envol d'André vers la gloire ; mais Paulhan était là, plus puissant que jamais et d'autant plus efficace qu'il voulait prouver que sa puissance n'avait pas besoin d'une revue. Au reste, il incarnait l'esprit de la maison selon lequel il n'y avait point de salut ni de littérature ailleurs.

Cette maison, qui avait permis à *la Nouvelle Revue française*

d'exister et qui permettait à *la Nouvelle Nouvelle Revue française* de paraître, c'était la maison Gallimard. Elle représentait le plus grand nom de l'édition parisienne, le miroir aux alouettes de tout écrivain débutant. Et Paulhan, surnommé « le pape des lettres » avec un bagage assez mince d'encycliques, était « l'Eminence grise » de Gallimard. Mais, à Sarlat, André l'ignorait encore et n'avait été séduit que par le nom de l'éditeur. Il y en avait eu un autre néanmoins pour l'attirer rue Sébastien-Bottin où était le siège de cet empire. Certes, Gallimard était l'éditeur de Gide, protestant qui sentait le fagot, mais c'était aussi l'éditeur de Claudel, une des idoles littéraires d'André. En envoyant son premier manuscrit à la prestigieuse adresse, le jeune Sarladais s'était recommandé de cette admiration comme d'un passeport. Le hasard voulut que Gaston Gallimard lui-même jeta un coup d'œil sur ce texte qu'il jugea digne d'intérêt et qu'il fit lire par Paulhan. Celui-ci aima cette poésie de l'enfance et de la province, imbibée d'une religion qui n'était pas la sienne, mais qui lui toucha le cœur. Il résolut aussitôt d'adopter, de chanter, de lancer André Lauzun. A la joie, qui ne lui était pas étrangère, de promouvoir un talent nouveau, il ajoutait une malice qui décupla ses efforts : cette promotion d'un nouvel écrivain catholique était un moyen d'agacer Claudel, le grand catholique de la maison. Paulhan l'aimait juste assez pour ne pas le desservir. Il ne souffrait en effet que ceux qu'il avait inventés et l'auteur de *l'Annonce faite à Marie* l'avait précédé à la N.R.F., — le sigle de la revue avait fini par désigner la maison. De plus, sa gloire bien établie, rehaussée par le bicorne d'ambassadeur et, en 1946, par celui de l'Académie française, n'avait que faire de Paulhan.

On ne pouvait baptiser André « illustre écrivain catholique » dès son premier ouvrage ; mais les éloges inspirés par Paulhan dans la presse, faisaient prévoir cette consécration. Quand celui-ci la lui eut obtenue, il avait fait coup double, parce qu'il savait également que l'étoile montante d'André au ciel du catholicisme littéraire indisposait Mauriac. André admirait aussi cet illustre, mais il ne le rechercha pas : le caractère torturé, l'air fielleux, la méchanceté bien connue, la bouche pourrie de l'auteur de *Genitrix*, écartaient

la sympathie. Il se fondit, au contraire, en l'amitié de Claudel qui, heureux de patronner ses succès, n'en prit pas ombrage. D'ailleurs, on avait appelé André « le nouveau René Bazin », « le nouvel Henry Bordeaux », mais non « le nouveau Claudel », pas plus que « le nouveau Mauriac », — il avait l'âme trop pure pour désirer ce dernier titre.

Paulhan voyait aussi, dans l'arrivée chez Gallimard d'un écrivain catholique ayant une certaine envergure, un contrepoids aux quatre vedettes de la maison durant l'immédiat après-guerre ; Malraux, Camus, Sartre et Genet. André étonna beaucoup le pontife de la rue Sébastien-Bottin en lui disant qu'il admirait leurs ouvrages et que ses sentiments pieux ne l'empêchaient de goûter ni la littérature de trois athées ni celle d'un pornographe. En achevant de capter de la sorte la considération de Paulhan, il ne faisait pas l'hypocrite, — il en eût été incapable. Il lui dit que c'était pour garder un esprit ouvert, joint à une conscience scrupuleuse, qu'il s'attachait à lire les écrits les plus éloignés de ses goûts, non sans en éprouver parfois une espèce d'horreur. Quand il ajouta qu'il croyait, en lisant les turpitudes de Genet, les écouter comme un prêtre au tribunal de pénitence, il vit sourire Paulhan qui était en train d'élucubrer l'*Histoire d'O.* C'est à André qu'il en donna un des premiers exemplaires quand l'ouvrage fut publié, évidemment ailleurs que chez Gallimard. Une curiosité des relations de Paulhan avec l'illustre écrivain catholique, en herbe et en gerbe, était de pouvoir parler de ce livre, comme de ceux du marquis de Sade. Toutefois, ils avaient un lien plus sérieux : l'amour du style. Paulhan écrivait une *Grammaire* et André aurait volontiers récité, si elle n'eût été sacrilège, la prière quotidienne de Frédéric II après la mort du patriarche de Ferney : « Divin Voltaire, *ora pro nobis.* »

Tout se paye. Sitôt qu'il s'était rendu compte que Paulhan affectionnait et affectionnerait en lui sa créature sans être jaloux de ce qu'elle créait, André fit en sorte de ne pas le décevoir. Il lui rendit des soins attentifs, lut avec application *le Guerrier appliqué,* franchit lestement *le Pont traversé,* brava la migraine avec *la Guérison sévère,* effeuilla *les Fleurs de Tarbes,* tourna dans sa serrure

rouillée la *Clef de la poésie.* Tels étaient les cinq petits livres qui formaient le piédestal de Paulhan en 1945, où il reçut le Grand Prix de littérature de l'Académie française « pour l'ensemble de son œuvre ». Se refusant à les louer, André avait imaginé un procédé qui permettait de flatter l'auteur sans avoir à mentir : il en avait retenu de nombreuses phrases, — paradoxes ou lieux communs, — qu'il se répétait les jours où il devait le rencontrer et il les glissait dans la conversation. Il allait également jouer aux boules avec lui aux Arènes de Lutèce, dont le domicile de Paulhan était voisin, — ce jeu était la grande passion du Nîmois. Son autre passion étant pour les animaux bizarres, André lui avait offert un hibou. Paulhan envoya à la femme de Jouhandeau un couffin qui avait l'air de contenir des figues et qui était rempli de serpents : la maison fut envahie de ces reptiles et Marcel avait dû appeler les pompiers. Au fond, Paulhan, malgré ses rapports professionnels avec lui, le méprisait d'écrire trop (il a publié cent vingt-huit volumes) et de n'avoir pas de tirages. Le « pape des lettres » ne distribuait pas ses grâces à qui ne lui plaisait pas : le génie étriqué de Jouhandeau, les contrariétés, l'esprit envahissant et l'humeur acariâtre de sa femme, véritable virago, l'avaient rebuté.

Paulhan introduisit André chez Florence Gould qui, par ses déjeuners du Meurice, où fréquentaient les principaux académiciens, était alors la grande électrice du Quai Conti. Les talents naissants, surtout venus de chez Gallimard, y coudoyaient les talents consacrés. André, sachant que Paulhan affectait de dauber l'Académie française, avait été surpris, au début, de sa cohabitation avec tant d'immortels provisoires. Le pot aux roses lui fut découvert par Florence Gould qui lui dit un jour en confidence : « Paulhan rêve d'asseoir son postérieur sous la Coupole. » Il fallait convenir que l'ancien chercheur d'or avait bien caché son jeu. Mais qui n'avait pas fait de même avant de se présenter ? Vigny écrit dans *le Journal d'un poète :* « L'Académie a un grand malheur, c'est d'être la seule corporation un peu durable qui n'ait jamais cessé d'être ridicule. » Trois ans après, il était candidat et il brava plusieurs échecs pour se faire élire. Paulhan avait déjà montré le

bout de l'oreille : il était commandeur de la Légion d'honneur, ce qui était beaucoup de condescendance chez un ennemi des honneurs. De même avait-il ajouté à son Grand prix académique celui de la Ville de Paris. En somme, il dédaignait les honneurs tant qu'ils ne lui avaient pas été décernés et aucun ne tombe du ciel : comme pour un fauteuil à l'Académie, on doit le solliciter. A notre époque, Clemenceau, Claudel et Montherlant furent les seuls élus sans avoir posé leur candidature, Clemenceau, du reste, n'ayant jamais pris séance. Un fauteuil sous la Coupole était donc le terme naturel des désintéressements de Paulhan. L'Académie, qui aime quelquefois recevoir ceux qui l'ont fustigée, — l'exemple classique en est Robert de Flers, auteur de la pièce satirique *l'Habit vert*, — s'empressa de lui ouvrir ses portes.

Arland, qui était, comme lui, un employé de Gallimard, lui fit une scène terrible parce qu'il avait désapprouvé sa candidature et, cinq ans plus tard, ce fut son tour d' « asseoir son postérieur sous la Coupole ». « Vous aussi, vous entrerez à l'Académie », avait dit Paulhan à André. C'est l'eau bénite de cour que donnent les académiciens à leurs thuriféraires et, en ce qui concerne André, cette prédiction se fût certainement vérifiée. En attendant, le nouvel immortel lui avait fait avoir le Grand Prix du Roman cette année-là pour *la Paix des cloîtres*.

Ayant vergogne de paraître flatter un écrivain qu'il n'estimait pas, André s'était réjoui de pouvoir lui adresser, en 1952, des compliments sincères à propos de sa *Lettre aux directeurs de la Résistance*. Paulhan eût été encore mieux inspiré de la publier plus tôt ; mais elle n'attestait pas moins son courage, car le « résistantialisme » opprimait la France, autant que l'avait fait le « collaborationnisme ». Il y protestait contre les abus de l'épuration et prenait la défense de ses anciens adversaires. André, qui avait apprécié la devise, sinon la politique, du gouvernement de Vichy, « Travail-Famille-Patrie », dont le corollaire était « Religion », partageait les sentiments généreux de Paulhan. La lettre visait notamment la liste noire du Comité national des Ecrivains où siégeaient, à côté d'Aragon, de Malraux, de Sartre et de Paulhan lui-même, les

académiciens Mauriac, Duhamel, Valéry et Jérôme Tharaud, avec les futurs académiciens Jean Tharaud, Mondor, Guéhenno et Chamson. Ce comité avait frappé d'ostracisme les écrivains collaborateurs : Céline, Chateaubriant, Paul Fort, Rebatet, Morand, l'équipe de *la Nouvelle Revue française,* les académiciens français : Benoit, Bonnard, Bordeaux, Hermant et Maurras et les académiciens Goncourt : Benjamin, La Varende et Guitry. Deux des écrivains que ce comité avait notés d'infamie, Brasillach et Chack, furent fusillés ; un autre, Drieu La Rochelle, se tua. L'intervention de Mauriac n'avait pu sauver Brasillach : celles de Camus et de Claudel sauvèrent Rebatet. Benoit et Bordeaux, blanchis, conservèrent leur siège à l'Académie française : elle avait radié et remplacé Bonnard et Hermant, comme les Goncourt avaient fait leurs trois collègues ; mais elle eut la pudeur de déclarer seulement vacants, jusqu'à leur mort, les fauteuils de Maurras et de Pétain. L'odieux du rôle joué en cela par les proscripteurs était souligné de ce fait que les pièces de Sartre avaient été jouées durant toute l'occupation devant des parterres d'officiers allemands et Mauriac avait dédicacé « avec gratitude » son livre *la Pharisienne* au sonderführer de la Propagandastaffel. Mais il y avait l'art patriotique du double jeu. Paulhan, à sa façon, l'avait pratiqué en entretenant de si bons rapports avec cet Allemand. Sa *Lettre* l'avait fait accuser par Louis Martin-Chauffier d'être entré dans la Résistance uniquement « par goût de la mystification ».

André était persuadé que les sentiments de Paulhan avaient été plus loyaux ; mais l'auteur des *Fleurs de Tarbes,* dont quelques apophtegmes étaient encore cités aujourd'hui comme épigraphes par des auteurs Gallimard, donna bien la preuve qu'il était un mystificateur lorsqu'il s'associa avec Georges Mathieu et un « descendant de Gengis Khan » pour les « Cérémonies commémoratives de la deuxième condamnation de Siger de Brabant ». Le plus farfelu et le plus extraordinaire des peintres, à ses heures écrivain halluciné, était le seul à savoir qui était ce personnage dans lequel il apercevait le symbole d'une « tentative de maïeutique, à la fois théologique, cosmogonique, esthétique, épistémologique et

même eschatologique », but de son existence. Paulhan, avec ses tendances d'iconoclaste, faisait semblant de comprendre Georges Mathieu qui prêchait la révolte contre Socrate, Aristote, Bacon, Descartes, Voltaire, Diderot, Rousseau, Hegel, Marx et Sartre. L'attaque contre l'auteur de *la Nausée* ne devait pas lui déplaire : il n'était jamais fâché quand on tirait, fût-ce des pois chiches, contre un grand homme de la rue Sébastien-Bottin.

« Vive Monseigneur Tempier ! » — l'évêque de Paris qui, en 1277, condamna en Siger de Brabant le néo-aristotélisme, — avait écrit en rouge Georges Mathieu sur le programme des cérémonies qui se déroulèrent dans une galerie parisienne. Paulhan avait emmené André pour lui faire voir, disait-il, ce que c'est qu'un peintre « qui travaille de la plume, de la langue et du chapeau ». Le chapeau de Mathieu n'était que sa chevelure, savamment érigée sur son crâne comme une tiare. Gabriel Marcel, ce philosophe catholique et demi-juif, qui avait eu comme Paulhan le Grand Prix de littérature de l'Académie française et qui était membre de l'Institut, assistait à ces incantations. Il se réjouissait peut-être de voir pendus les bustes en plâtre des trois illustres philosophes français du XVIII[e] siècle qu'André tenait pour ses maîtres de style. Une image de Descartes était fixée au plancher et on était prié de la fouler. Le programme indiquait que, ce jour-là, on exaltait « Janos Bolyai-Fareau et Korzybsky, l'encyclique Mirari vos, l'application de la géométrie imaginaire à quelques intégrales, la création de *Tannhaüser* à Paris, la publication de *l'Avenir de l'intelligence* de Charles Maurras, les *White writings* de Tobey et la *Wahrscheinlich-Keitslogik* de Reichenbach ».

Mathieu lut un texte sur la notion de vitesse en peinture : il la déclarait essentielle pour « délivrer l'art de sa gangue artisanale et de la sclérose de sept siècles de culture humaniste gréco-latine ». C'est de cette culture que la civilisation chère à André tirait toutes ses forces. En songeant aux objets mal dégrossis qui ornaient le bureau de Paulhan sous l'étiquette d' « art brut », il concevait son intérêt pour des tableaux exécutés en quelques minutes. Cependant, le bonze de la N.N.R.F. avait poussé du coude André